

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Marcel MICHELLOD

La promesse de Dago
(conte de Noël)

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1958, tome 56, p. 306-315

© Abbaye de Saint-Maurice 2012



Crèche napolitaine du XVIIIe siècle

A la mémoire de ce cher R. Daguenet

La promesse de Dago

Conte de Noël

Le printemps allait être là et il neigeait encore sur le Haut-Pays. Parmi les hôtels et les chalets fermés de la station estivale, un seul toit fumait dans le ciel de Fionnay ceint de forêts et de rochers. Dago le sculpteur comblait sa solitude d'un peuple de naïves beautés. Sous son ciseau d'artiste, madones et anges, saints et saintes, animaux et objets, naissaient du bois d'arolle frémissant, ou du tendre tilleul. Tout le long du grand hiver, c'était là son monde du silence à qui il parlait comme à des vivants. Pour lui, créer une statue, c'était s'emparer d'une âme. L'œuvre pouvait ensuite s'en aller, vendue ou même détruite, l'âme en restait à l'artiste et Dago avait tous les visages que son art façonnait dans le bois montagnard.

Dago avait promis à son curé la plus belle crèche de Noël. Ce soir, il sculptait la Vierge Marie. Il l'avait commencée dès l'automne et tout l'hiver il était resté à la travailler. Il fallait bien qu'elle soit sans défaut la Mère de Dieu. Il n'en finirait donc jamais avec celle qui ravissait le ciel lui-même. Dago ébauchait, taillait, contemplait, méditait et recommençait une Vierge sans cesse insaisissable. Son atelier s'emplissait de madones, mais Dago n'en trouvait aucune assez belle. Cependant, il avait bien dû en finir, car voici que Fionnay se repeuplait. Les chalets s'ouvraient. On venait visiter l'atelier de l'artiste. Tout ce bruit des hommes paralysait le sculpteur de Dieu.

Comme chaque été, Dago prit alors son bâton de pèlerin. Il s'en alla plus loin, rejoindre les tailleurs de pierre ollaire, prisonniers de la montagne. Tout là-haut, sur l'alpage de Bocheresse, il s'enfermait jusqu'à l'hiver, dans la nuit de la terre, avec ses nouveaux compagnons du silence.

A l'entrepôt du village, se multipliaient les commandes de ces poêles de pierre ollaire que l'on armorie et que l'on date. Les carriers y allaient de tous leurs bras. Burins et barres à mines lançaient des étincelles sous la masse que maniaient les plus solides lurons de l'équipe. Les entrailles de la roche résonnaient des coups du têtù. Les blocs s'entassaient dans la galerie centrale dont les dimensions faisaient songer à l'énorme vaisseau d'une cathédrale en construction.

Tout en se jouant de son marteau bretté pour équarrir la pierre débitée, Dago pensait au dernier personnage de la crèche qu'il avait enfin osé entreprendre, le petit Jésus. Quelle audace à un homme de vouloir sculpter le Fils de Dieu ! Cette audace, il l'avait pourtant eue, lui, le pauvre Dago. Pendant que ses compagnons buvaient et fumaient en jouant aux cartes, Dago façonnait le visage de l'Enfant divin, à la lueur du foyer de la cantine. Encore une veillée, et le sourire de son œuvre serait achevé. Il le fallait bien, car l'automne avançait à pas de sang par-dessus les myrtilles et les arbousiers. Dago se réjouissait à la pensée que dans quelques jours la station de Fionnay serait à nouveau déserte. Enfin, il allait pouvoir retrouver ses vrais compagnons, toutes ces figures de saints qu'il taillait dans le bois. Il laisserait ses amis carriers, captifs de la montagne, car eux ne redescendront au village qu'à la veille de Noël.

— Alors Dago, tu as bientôt fini de méditer sur ton enfançon ? dit Alfred Bruchez qui arrivait en tête des travailleurs de la pierre, blancs de poussière, comme des fantômes souterrains surgis tout à coup du cœur de la roche.

— Ça y est. Je l'ai maintenant bien, là et là, répondit Dago, en indiquant le front et le cœur.

— Suffit, pour cette matinée ! ajouta Bruchez en

déposant sa lampe de mineur sur un bloc aux angles irréprochables.

— Que voilà bellement taillé ! remarqua le compagnon Emile Fellay de Lourtier qui palpait les arêtes rigoureuses d'une pierre achevée.

— Pose ta laie ! ordonne Bruchez, le chef d'équipe. Nous avons bien mérité notre pause de midi.

Chacun avait saisi son bissac à provisions appendu contre les parois de la galerie que l'on appelait la cathédrale.

Dago lâcha son instrument et se redressa devant ses camarades qui faisaient cercle autour de lui,

— Je ne sais pas ce qu'il y a, dit Dago inquiet. Tout ce matin, j'ai entendu la montagne qui craquait. Je me serais cru dans un grenier de bois en train de sécher au soleil de juillet, Je vous assure qu'elle bougeait, la montagne. Même que ma lampe vacillait légèrement au bout de son crochet. Faudrait pas qu'on soit pris comme dans une souricière.

— Des illusions ! s'exclama Maurice de Fabien, gouguenard. C'est le rouge qui t'a fait danser le plafond. Avec le rouge, tout bouge !

— Regardez ! Ecoutez ! cria Dago,

Les yeux fixés sur l'ombre de la lampe mouvante, les carriers écoutaient la montagne en rumeur. Qu'ils se sentaient petits sous ces masses de pierre qui frémissaient de tout leur poids ! Un bruit sourd, puissant, parcourut la galerie de sortie, pareil à un tonnerre lointain qui aurait foudroyé la nuit. Un courant arriva du couloir de sortie dans un vacarme d'ouragan, éclata comme un coup de canon à travers le vide de la cathédrale et s'engouffra en hurlant par toutes les artères de la carrière. Les flammes des lampes furent soufflées en même temps. Les carriers respirèrent une acre poussière mêlée de ténèbres. Vite, on ralluma les lampes. Des yeux d'épouvante se heurtèrent autour de la première lumière qui jaillit, La tourmente passée, il y eut un instant d'énorme silence. Tous vivants, les tailleurs de pierre écoutèrent encore anxieusement la montagne. Elle ne bougeait plus maintenant. Rien ne troublait le calme de la géante nécropole.

— Attendez-moi ici ! dit Bruchez qui ne tenait plus en place. Je veux aller voir. Le chef mineur disparut dans la galerie d'entrée. On n'entendait plus qu'un bruit de pas heurtant la roche. Puis, rien que le silence autour des visages inquiets. Au bout d'un instant, Bruchez reparut, le regard angoissé.

— Nous sommes murés dans la carrière, dit-il. Tout le plafond de la galerie de sortie s'est effondré. Quelle est la longueur de l'éboulement ? — Je n'en sais rien. En bas dans la vallée, personne ne se doute que nous sommes prisonniers de la montagne. Nos bras seuls pourront nous sortir d'ici. A l'œuvre, et tout de suite ! Sinon, c'en est fait de nous. Essayons d'abord d'arriver jusqu'à notre cave à provisions. Elle est aménagée dans une galerie abandonnée, fermée par un mur. Quand nous aurons trouvé de quoi vivre, nous prendrons nos dispositions. En route !

Sous la conduite de Bruchez, les mineurs s'en allèrent par les couloirs détournés de la carrière. Ils marchèrent longtemps, hésitant devant les nombreuses bifurcations de ce labyrinthe des ténèbres. Les heures avançaient rapides sur la montre du chef. Le carbure s'épuisait dans les lampes. On baissa les flammes. Les hommes marchaient inlassablement et ne trouvaient toujours pas la cave. Auraient-ils fait fausse route dans ce dédale de galeries ? Personne n'osait exprimer ce doute. Il y allait de la vie et cette pensée décuplait l'énergie des emmurés de Bocheresse. Tout à coup, le couloir de pierre fut barré. Serait-ce un cul de sac ? Bruchez tâta des mains devant lui. Un nuage de poussière tomba et fit un halo gris autour des flammes. Les blocs d'un mur apparurent.

— C'est la cave ! clama Bruchez. Il attaqua l'ouvrage à la masse. La barrière s'effondra. La cave s'ouvrit devant les mineurs, pleine de provisions accumulées pour l'hiver. Pains de seigle, viande séchée, lard fumé, fromage, conserves, vin, carbure, burins, dynamite, accessoires de minage, tout y était.

— Hourra ! crièrent en chœur les carriers.

— Ça mérite un coup de rouge, dit Dago.

Bruchez emplît à la guille du baril le pot de terre auquel burent à tour de rôle les hommes assoiffés, mais heureux d'avoir gagné cette première manche de leur sort. Que leur importait désormais de devoir coucher sur la terre battue, ils avaient des mois à eux pour la reconquête de leur liberté. Bruchez distribua les offices aux compagnons. Dago fut le porteur d'eau. Une fois le jour, il irait la chercher jusqu'à la cascade des fées, c'était à l'intérieur le plus éloigné de la carrière. Emile Fellay s'occuperait du rationnement et de la cuisine. Le reste de l'équipe travaillerait à la galerie de sortie. Tout fut minutieusement calculé pour durer le plus longtemps possible. On attaquerait la roche à la masse afin d'épargner les burins, car il n'y avait pas de forge pour les recharger. Cette façon de procéder ménagerait également la dynamite, car il fallait aussi craindre le pouillant qui asphyxie. Grâce à l'unique montre de Bruchez, Maurice de Fabien pouvait compter les jours de captivité en les inscrivant au charbon sur les parois de la cave.

Octobre était passé. La galerie de sortie avançait lentement. La nervosité gagnait de plus en plus les reclus de la carrière. Un soir, comme Bruchez remontait sa montre, il la laissa choir. Le ressort en fut brisé. Un malheur de plus. Impossible désormais de compter les jours et Maurice de Fabien mit un gros point noir à son calendrier mural. Nul ne sut plus s'il vivait le jour ou la nuit.

Le chemin vers la libération continuait à travers l'éboulement qui ne finissait toujours pas. Malgré toutes les précautions, les mineurs en étaient à leur dernier burin. Allaient-ils rester murés vivants dans la montagne ? Personne n'osait parler de cette terrible éventualité. Pour éviter le pire, les carriers abattaient la roche à la masse. La tendre pierre ollaire se débitait facilement, mais voici qu'un bloc vert de la dure serpentine barrait la galerie. Il fallut se résoudre à employer le dernier burin. Les mineurs l'enfoncèrent de toute sa longueur dans la roche. On mit une triple charge d'explosif. Ils jouaient ainsi leur dernière espérance. La provision de dynamite avait fondu.

Une déflagration formidable ébranla la montagne. On attendit. Nul, parmi les carriers réfugiés à la cave, n'osait aller voir si la galerie de sortie était enfin percée. Au bout d'un siècle d'angoisse, Bruchez ne tint plus et il s'en alla. Ses compagnons restèrent figés comme des statues du silence dans la lueur blafarde de leurs lampes de mineur.

Bruchez avançait à grands pas à travers la galerie. Un courant frais glissait sur son visage. Était-ce possible ? Serait-ce enfin le salut ? Bruchez n'osait y croire, car la nuit se prolongeait devant lui, interminable. Bruchez continuait sa marche en avant. Il n'y avait plus d'obstacle. L'éboulement était dépassé. Tout à coup, dans ses yeux, la vallée des hautes terres de Bagnes brilla de la clarté lunaire et la nuit était pleine du ruissellement des étoiles. Sauvés ! ils étaient enfin sauvés ! Bruchez héla ses compagnons qui arrivèrent en courant. Face au ciel, tous ensemble, les carriers de Bocheresse crièrent la joie de leur délivrance. Surgis de leur tombe de pierre, ils se retrouvaient vivants et ils respiraient à pleins poumons, face à la vie, à la bonne vie qui fouette le sang. Ils auraient voulu demeurer là, à contempler leur pays resplendissant comme une voie lactée ouverte au milieu du flamboiement des myriades de constellations. Mais le rude froid d'hiver transperça leur première émotion et les carriers se rendirent compte qu'ils étaient presque nus. Depuis des mois, ils n'avaient pu changer d'habits. Ils gagnèrent aussitôt la cantine, se revêtirent en hâte de quelques hardes et descendirent vers le village. Cette montagne à laquelle ils venaient d'échapper miraculeusement les oppressait. Eux, les montagnards, ils ne pouvaient plus en supporter la présence. Dago emporta son Enfant Jésus d'arolle brillant de givre. La poussière d'or d'un premier matin marquait le levant, derrière le sommet bleuté du Mont-Pleureur.

Les carriers marchaient lentement dans la haute neige. A tour de rôle, chacun ouvrait un instant la piste. Leurs yeux qui n'avaient vécu que d'obscurité commençaient à brûler. Dès que le soleil parut, ce fut insupportable, impossible de tenir les yeux ouverts.

Il fallut marcher à tâtons, en se soutenant mutuellement. Le jour avançait, mais les hommes n'avançaient guère sur le chemin de leur retour. La neige, toujours la haute neige, et par-dessus, le soleil implacable qui rôtissait la chair pâle des mineurs de Bocheresse. Au calvaire de l'obscurité, succédait le calvaire de la lumière. Aveuglés, visages calcinés, les carriers cheminaient lamentablement. Autour d'eux, grondent les avalanches. La montagne rugit de toutes ses colères et ne semble pas vouloir lâcher ses hommes. Pourtant la caravane des rescapés continue sa marche vers le village. La nuit est redescendue glacée sur la vallée, quand ils atteignent les premières maisons de Lourtier. Fantômes hâves, hirsutes, déguenillés, ils cherchent vainement une présence humaine qui les accueillerait. Toutes les portes sont fermées ; aucune lueur de vie aux fenêtres closes. Ils appellent, qui un parent, qui sa femme, qui un enfant ou encore un ami. Personne ne répond. Aurait-on déserté le village ? Etait-ce folie de la guerre ou ravages de la peste qui avaient passé sur tous ces toits qu'ils connaissaient un à un ? Un contrevent s'entrouvre timidement et se referme aussitôt. Une femme crie aux spectres. Eux, les carriers demeurent anéantis dans la neige scintillante de lune. Une vache meugle à l'étable de Maurice de Fabien. Les tailleurs de pierre s'y réfugient. Ils ne comprennent pas cette mort du village et ils sont là, blottis les uns contre les autres, dans la bonne chaleur des bêtes qui ruminent paisiblement.

Quand donc finira-t-il le tourment de leur vie ? Chacun se le demandait anxieusement en son cœur. Il y a quelques heures à peine, ils étaient perdus dans les entrailles de la montagne et maintenant, les voilà perdus parmi les hommes. Qu'avait-on fait des leurs ? de leurs femmes ? de leurs enfants ? du village ? Ils venaient de quitter le silence de leur tombeau de pierre, pour retrouver un autre silence plus lourd encore. Il est donc bien vrai, jamais une douleur n'arrive toute seule. Pourquoi cette libération de la montagne, si leur prison ne devait jamais finir ? Le courage des robustes carriers de Bocheresse sombrait.

Tout à coup, la grande cloche de l'église emplit les ténèbres d'une merveilleuse espérance, Enfin, ils avaient compris, Dago laissa ses compagnons assoupis à la chaleur de l'étable et il s'enfonça dans la nuit avec son Jésus d'arolle sous le bras. Il marchait de tout son courage, les yeux brillants de joie. Les envolées aériennes de la belle Madeleine lui donnaient des ailes de feu.

Le maître-autel de l'église de Châble flambait d'un fourmillement de cierges, comme les étoiles sur un ciel d'été. Les flammes vacillantes des lumignons inscrivait les quatre lettres magiques de Noël sur la grille géante du chœur. Du côté gauche du transept, un grand sapin bien vert, pareil à quelque buisson ardent, dressait le flambeau de toutes ses lumières sur l'humilité de la crèche où figurait la scène de la Nativité, Jusqu'au fond de la nef centrale, c'était un scintillement de feux parmi lesquels planait une douce chaleur, comme celle qu'on prépare dans la chambre où va naître un enfant. Par-dessus ce brasillage, les arcs de pierre croisaient l'ardente prière de leur ogive gothique. Tout l'antique vaisseau de l'église resplendissait de cette joie qui prélude à un heureux événement.

Depuis un instant, le curé avait revêtu ses plus beaux ornements. Debout à la porte de la sacristie, il guettait les retardataires. Minuit allait sonner au clocher et les carriers de Bocheresse n'étaient pas encore là. Jamais pourtant ils ne manquaient la messe de Noël. Perdant patience, le chanoine Defer s'avança à l'entrée du chœur et annonça l'ouverture de la solennité liturgique,

— Nous regrettons, ajouta-t-il, l'absence des tailleurs de pierre ollaire. Mais l'heure, c'est l'heure. Elle n'attend pas les absents. Nous regrettons également, chers paroissiens, de ne pouvoir vous offrir qu'une

crèche bien mutilée. Vous l'aurez remarqué, l'Enfant Jésus n'y est pas. Dago, le sculpteur de Fionnay, me l'avait pourtant promis, mais...

Tout à coup, la porte de l'église s'ouvrit. Un homme étrange, fatigué, le visage caverneux, envahi de barbe, un pèlerin d'outre-tombe parut et monta l'allée de la grande nef, traînant sur les dalles le bruit métallique de ses souliers cloutés et du bâton ferré sur lequel il s'appuyait lourdement. On se haussait dans les bancs pour dévisager l'intrus. Quelle indécence d'oser venir à l'église en de pareilles loques. C'est un fou. On voulut lui barrer le chemin, mais le curé Defer empêcha le geste de ses paroissiens.

— Laissez, ordonna-t-il, les pauvres qui viennent à Dieu !

Le vagabond de cette nuit de Noël était là, devant le bon chanoine, dans l'humble attitude du publicain.

— Qui es-tu ? demanda le curé Defer.

— Je suis Dago, fidèle à sa promesse. Mes compagnons et moi, nous avons été prisonniers, ensevelis sous la montagne qui s'est écroulée sur nous. Noël nous a sauvés. Nous sommes tous vivants. Et moi, je vous apporte ce Jésus promis.

Sans ajouter un seul mot, Dago s'en alla vers le bas-côté de la nef et déposa l'Enfant dans la paille de la crèche, entre Marie et Joseph. Une étoile scintillait au milieu des anges qui jouaient du luth sur le ciel de l'étable, et du haut de la voûte de l'église, descendit, comme une pluie d'or, la mélodie qui chantait la Nativité : « O douce nuit ! O sainte nuit ! Un enfant nous «est né... »

Marcel MICHELLOD